

HENRI DE BAVIERE ,

OPÉRA EN TROIS ACTES.

Par M. LÉGER , de l'Athénée des Arts , et de la
Société Académique des Sciences et M. D***Y.

MUSIQUE DE M. DESHAYES.

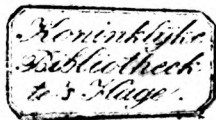
*Représenté pour la première fois , à Paris ;
sur le Théâtre de l'Opéra-Comique et
Vaudeville , rue St.-Martin , le 4 Fruc-
tidor an XII.*

PRIS , 1 fr. 50 c.

A P A R I S ,

Chez M^{me}. MASSON , Libraire , Editeur de
Pièces de Théâtre , rue de l'Echelle , N^o. 558 ,
au coin de celle St.-Honoré.

A N X I I . (1804 .)



PÉRONNAGES.

ACTEURS.

FRÉDÉRIC II, Empereur d'Allemagne.

M. Bellemont.

HENRI DE BAVIÈRE, son Fils.

M. Le Blanc.

LE COMTE DE BARNHEIM, Ministre et Favori de l'Empereur.

M. Lecoutte.

GEORGES, vieux militaire, habitant une métairie.

M. Duforest.

LOUISE, fille de Georges.

Mad. Le Blanc.

FREDERIC, amant de Louise.

M. Cazot.

MUSQUINET, paysan niais.

M. Le Cerf.

UN HÉRAULT D'ARMES.

SOLDATS.

VILLAGEOIS DES DEUX SEXES.

La Scène se passe en 1235, dans un village d'Allemagne, près de Worms.

A V I S.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Éditeur. Il poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

Bellemont

HENRI DE BAVIERE,

O P É R A.

Le Théâtre représente une forêt. Il y a plusieurs arbres touffus , et des bancs de gazon sur le milieu de la Scène.

A C T E P R E M I E R.

S C È N E P R E M I È R E.

G E O R G E S , L O U I S E.

G E O R G E S.

Vous avez beau pleurer ma fille , ce mariage est décidé , j'ai donné ma parole , et il aura lieu.

L O U I S E.

Comment ! vous voulez que j'épouse cet imbécille de Musquinet !

G E O R G E S.

Qu'appellez-vous , imbécille ! le fils d'un de nos plus riches fermiers !

L O U I S E.

Et vous renvoyez ce pauvre Frédéric que vous avez élevé dès l'enfance ! que vous aimiez tant ! que vous m'avez ordonné d'aimer , et qui a si bien profité de vos soins et de vos bienfaits.

G E O R G E S.

Il était pauvre , il était orphelin. Je l'ai recueilli , je lui ai donné un nom , celui de mon souverain ; c'était le plus beau qu'il put porter. Mais en suivant l'impulsion de mon cœur , en remplissant , à son égard , les devoirs de l'humanité , je ne me suis pas engagé à lui donner ma fille.

L O U I S E.

Vous nous en aviez laissé l'espérance.

A 2

G E O R G E S.

A-t-il une existence à vous donner ? parce que vous êtes jeune, jolie, courtisée, vous vous imaginez que cela durera toujours. Ma fille, quand on se marie, il faut songer à l'avenir. La beauté se passe, l'amour s'envole, mais l'argent reste, et je veux décidément pour gendre un homme qui ait de la fortune.

L O U I S E.

Mais Frédéric n'a-t-il pas une bonne place ? le Comte de Barnheim Ministre et favori de l'Empereur l'a nommé Inspecteur de ses jardins. Il a pour lui beaucoup d'amitié, et avec un pareil appui Frédéric peut faire certainement un fort beau chemin.

G E O R G E S.

Ma chère amie, ce qui dépend du caprice des grands n'est jamais stable.

L O U I S E.

Eh ! bien ! mon père, puisque vous l'exigez, je n'épouserai pas Frédéric, mais Musquinet avec toute sa fortune ne sera jamais mon mari, c'est très-décidé.

G E O R G E S.

Mais, voyez donc ce petit air absolu : nous verrons cela, mademoiselle, nous verrons cela, je vais de ce pas chez son père régler les articles du contrat, je reviens avec lui pour le signer, et j'espère que vous m'épargnerez la peine d'employer l'autorité pour vous y contraindre. Mais en vérité il est incroyable comme les enfans parlent maintenant à leur père.

(*Il sort.*)

S C È N E I I.

L O U I S E, F R É D É R I C.

L O U I S E.

Il est bien plus étrange que les pères veuillent toujours marier leurs enfans contre leur gré.

F R É D É R I C, (*accourant.*)

Bonjour ma Louise.

L O U I S E, (*tristement.*)

Bonjour, Frédéric.

F R É D É R I C.

Ah ! mon dieu ! quel bonjour tu me dis ! qu'as-tu donc ?

L O U I S E.

Bien du chagrin.

F R É D É R I C.

Qui te l'a pu causer ?

L O U I S E.

Mon père, qui vient de me déclarer qu'il prétend m'unir, aujourd'hui, au fils de son ami Morquer.

F R É D É R I C.

A Musquinet !

L O U I S E.

Et te renvoyer de chez lui.

F R É D É R I C.

Mé renvoyer !

L O U I S E.

Dès demain.

F R É D É R I C, (*avec un profond soupir.*)
Il suffit, Louise.

L O U I S E.

Que veux-tu faire à cela ?

F R É D É R I C.

Obéir.

L O U I S E.

Sans réclamer.

F R É D É R I C.

Oui, mon amie, je le dois.

L O U I S E.

Frédéric, je vous croyois plus d'amour pour moi.

F R É D É R I C.

Plus d'amour ! c'est impossible, tiens mets ta main sur mon cœur, sens comme il bat ; mais veux-tu que je sois le témoin d'un malheur que je ne puis empêcher, que je voie ma bien aimée dans les bras de mon rival, que je contrarie les vues de ton père, de mon bienfaiteur ; non, Louise, puisqu'on l'exige, je partirai ; mais en te quittant, j'aurai du moins l'idée consolante d'emporter les regrets de mon amie, l'estime de son père et la certitude d'avoir rempli mon devoir.

L O U I S E .

Et que vas-tu devenir ?

F R É D É R I C .

On rassemble des troupes pour marcher contre ceux qui ont favorisé la révolte du prince Henri de Bavière , fils de l'Empereur Frédéric , et qui recommencent les hostilités dans les environs. J'irai me ranger sous les drapeaux de mon souverain , combattre des rebelles , et du moins finir avec gloire une vie que je ne puis supporter plus long-tems.

L O U I S E .

Mais ignore-tu que le parti du jeune Prince est presque entièrement dispersé ; qu'en ce moment même on instruit son procès et celui de ses complices ; que ceux qui l'avaient engagé à se révolter contre son père ont été les premiers à l'abandonner ? Qu'il a été forcé de se soustraire , par la fuite , à la rigueur des lois. Que t'a fait cet infortuné pour aller grossir le nombre de ses ennemis ? Hélas ! les malheureux n'en ont-ils pas toujours assez ?

F R É D É R I C .

Je le sais , ma chère Louise , mais je trouve ce précipice ouvert et mon désespoir m'y jette aveuglément.

L O U I S E .

Mais toi , méchant , qui me jures un amour éternel , qu'as-tu fait pour me le prouver ? pourquoi n'essayes-tu pas de fléchir mon père , pourquoi ne parles-tu pas à son ami Morquer , moins prévenu que lui , il entendra , il lui fera entendre raison. Je ne vois pas qu'il faille s'affliger si vivement d'un malheur quand il est encore des moyens de le prévenir.

F R É D É R I C .

Pardon , Louise , mille fois pardon ; la seule idée de te perdre m'avait mis hors de moi-même ? Oui j'adopte avec transport l'espoir que tu me donnes. Je cours me jeter aux genoux de ton père , je lui peindrai l'excès de ma passion , je prendrai le ciel à témoin de la pureté , de la vivacité de mes sentimens , j'interresserai Morquer , son fils , le village , l'univers entier au succès de nos feux , et si l'éloquence d'un cœur brûlant d'amour , peut les toucher , je

puis d'avance espérer de nous voir bientôt heureux ;
adieu , Louise , je reviens à l'instant.

SCÈNE III.

LOUISE, (*seule.*)

Le pauvre garçon ! mais voyez cette idée d'aller se faire tuer , parce que les choses ne vont pas aussi vite qu'il le desire ! j'en suis encore toute tremblante de frayeur. . . Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que c'est donc que cet homme qui vient par ici ! le pauvre malheureux comme il paraît fatigué !

SCÈNE IV.

LOUISE, HENRI DE BAVIÈRE.

(*déguisé en paysan.*)

HENRI, (*sans voir Louise.*)

Mes forces commencent à m'abandonner , la fatigue , la *faim* m'accablent , reposons-nous un peu.

LOUISE.

Vous me paraissez bien las bon homme.

HENRI.

Ah ! pardon ma belle enfant , je ne vous voyais pas.
(*à part.*) Gardons-nous de nous trahir.

LOUISE.

Et où allez-vous donc comme cela ?

HENRI.

Hélas ! je me suis égaré , fatigué d'une longue route , je voulais me reposer un instant ici pour reprendre des forces.

LOUISE.

Vous allez donc bien loin ?

HENRI, (*avec embarras.*)

Mais , non... au village prochain.

LOUISE.

Comment ! au village prochain ! mais savez-vous qu'il y a six mille d'ici , et c'est beaucoup quand on est fatigué.

HENRI.

Où suis-je donc ?

LOUISE.

Au village de Kaiserslauten près de Worms.

HENRI, (à part.)

O ! ciel ! après deux jours de marche me retrouver
au point d'où je suis parti !

LOUISE.

Vous voyez bien que vous n'irez jamais.

HENRI.

Il n'est pas tard , et je me sens encore assez de force
pour y arriver. Si vous pouviez seulement me procurer
un peu de pain , ah ! vous me rendriez bien service.

LOUISE.

Volontiers. Mais tenez ; voici la maison de
mon père, entrons y, vous y serez plus commodément,
nous ne vous offrirons pas grande chère,
mais ce sera de bien bon cœur.

HENRI, (vivement.)

Non, je vous suis obligé, je préfère rester ici.

LOUISE.

Comme vous voudrez. (à part.) C'est singulier :
cet homme a des manières , un langage qui ne sont
pas ordinaires à un homme de son état , qu'importe,
il a besoin de moi , et je dois commencer par voler à
son secours.

SCÈNE V.

HENRI, (seul.)

Quel changement dans ma destinée ! Naguères à la
tête d'une armée formidable , entouré d'un peuple
qui semblait m'être dévoué pour la vie , craint de
mes ennemis , considéré , respecté de tout le monde ;
aujourd'hui , seul , abandonné de la nature entière,
exposé à toute les horreurs de la misère , obligé d'ar-
racher à la pitié le pain nécessaire à mon existence !
malheureux Henri ! Quelle leçon pour les ambitieux
qui seraient tentés d'imiter ton exemple ! mais j'en-
tends du bruit . . . c'est mon intéressante paysanne
qui revient.

S C È N E V I.

H E N R I , L O U I S E , (*apportant un panier.*)

L O U I S E .

Tenez , voilà du pain et des fruits..... cela n'est pas merveilleux , mais c'est tout ce que nous avons.

H E N R I .

Ah ! vous me rendez la vie... Comment pourai-je jamais vous témoigner ma reconnaissance.

L O U I S E .

Vous ne m'en devez pas du tout. Mangez cela avec autant de plaisir que je vous l'offre , et nous serons quittes.

(*Pendant qu'Henri mange avec avidité ; Louise l'observe attentivement.*)

D U O .

L O U I S E , (*à part.*)

Son air de crainte et d'embarras ,
Son ton , son maintien , son langage ,
Tout , si je ne m'abuse pas ,
Tout m'annonce un grand personnage .

H E N R I .

Combien je vous estime mieux ,
Simples présens de l'indigence ;
Que ces repas si fastueux ,
Trop prodigués à l'opulence.

L O U I S E .

Buvez un coup.

H E N R I .

De tout mon cœur

L O U I S E .

Cette boisson. . . .

H E N R I .

Est excellente.

L O U I S E .

Ces mets sont bien grossiers.

H E N R I .

La main qui les présente.

Ajoute encor à leur valeur.

ENSEMBLE.

L O U I S E.
Comment ! la main qui les présente
Ajoute encore à leur valeur.

H E N R I.
Oh ! ouï la main qui les présente
Ajoute encore à leur valeur.

L O U I S , (à part.)

Son air de crainte et d'embarras ,
Son ton , son maintien , son langage ,
Tout si je ne m'abuse pas ,
Tout m'annonce un grand personnage ,
N'augmentons point son embarras.

E M S E M B L E .

H E N R I
Adieu , puisse le ciel propice ,
Payer dignement vos bienfaits ;
Vous m'avez su rendre un service
Que mon cœur n'oubliera jamais.

L O U I S E.
Adieu , puisse une main propice
Vous prodiguer d'autres bienfaits ,
Adieu. D'un si léger service ,
Be grâce , ne parlez jamais.

(Pendant qu'Henri prend son bâton et se dispose à partir.)

L O U I S E , (à part.)

Je ne sais pourquoi cet homme m'intéresse vivement. . . il paraît avoir quelque grand chagrin ; s'il voulait me confier son secret , je pourrais peut-être lui être utile. . . . (haut.) Vous voulez donc absolument nous quitter.

H E N R I.

C'est à regret , ma belle enfant , mais il m'est impossible de m'arrêter plus longtems.

L O U I S E.

Pardon , mais vous me paraissez malheureux.

H E N R I.

Ah ! beaucoup.

L O U I S E.

Et sans espoir.

H E N R I.

Il n'en est plus pour moi.. mais souffrez.

L O U I S E , (le retenant.)

N'y aurait-il donc aucun moyen ?

H E N R I.

Non mon enfant. . . mais il se fait tard , souffrez que je me retire.

L O U I S E.

Avec des amis.

HENRI.
Hélas ! les malheureux en ont-ils ?

LOUISE.
Vous en trouverez , j'en suis sûre.

HENRI.
Leurs efforts seraient superflus.

LOUISE, (avec dépit.)
C'est décidé , il ne parlera pas... feignons de le reconnaître.

HENRI.
Encore une fois , adieu , ma chère (lui présentant une bague de diamant) : recevez ceci comme une faible marque de ma reconnaissance.

LOUISE, (avec surprise.)
Quoi ! ce riche diamant ! ah ! monseigneur...

HENRI, (vivement..)
Que dites-vous ?... à moi , monseigneur !... Je ne suis qu'un pauvre villageois... (A part.) Je me suis trahi.

LOUISE.
Vous , un villageois ! ah ! vous avez beau dissimuler vos manières , votre air , votre langage , ce riche présent , tout cela ne va point avec l'habit que vous portez. Je suis certaine que vous avez quelque mauvaise affaire qui vous force à vous cacher. Voulez-vous vous fier à moi.

HENRI, (avec effroi.)
Comment !

LOUISE.
Ne craignez rien , ce n'est point la curiosité , mais l'envie que j'ai de vous être utile qui me fait désirer de connaître votre secret. Je sais dans cette forêt des endroits qui peuvent servir de retraite , vous vous y cacherez , vous y serez en sûreté , et j'aurai le bonheur d'avoir sauvé un malheureux... Vous balancez... vos yeux me fixent avec inquiétude.. Vous craignez une trahison... Ah ! si vous connaissiez mieux Louise , vous verriez qu'elle est incapable de vous tromper.

HENRI, (à part.)
Est-ce un piège qu'on me tend ! oh ! non , cet air de candeur et d'innocence , ne peut cacher un cœur per-

fide , le ciel a pitié de mes maux , c'est un ange consolateur qu'il m'envoie ! pourrais-je hésiter de m'abandonner à ses soins ? (*Haut.*) Oui Louise , votre générosité me pénètre de reconnaissance , je mets mon sort entre vos mains ; mais quand vous saurez qui je suis peut être vous repentirez-vous d'avoir voulu l'adoucir.

L O U I S E .

Quel est ce mystère ? parlez ?

H E N R I .

Apprenez donc tous mes malheurs : vous voyez en moi un déplorable exemple des caprices de la fortune , j'étais le plus heureux des hommes , dignités , richesses , honneurs , la nature m'avait tout accordé ; de perfides amis m'ont engagé à franchir le seul degré qui me séparait de l'autorité suprême ; mais que le ciel m'a puni de mon ambition ! Maudit par mon père , proscrit par les lois , dans ce moment peut-être condamné à une mort ignominieuse , le malheureux fils de Frédéric...

L O U I S E .

Quoi ! vous seriez le prince...

H E N R I .

Henri de Bavière...

L O U I S E .

Ah ! seigneur !... pardonnez ma surprise... mon étonnement... (*à part*) c'est que je suis vraiment toute saisie.

H E N R I .

Eh ! bien ! Louise ! vous repentiriez-vous des offres que vous m'avez faites...

L O U I S E .

Moi ! seigneur ! je serai capables de cette lâcheté ! Non , je tiendrai ma promesse (*avec beaucoup de vivacité*) ; écoutez : il n'y a pas un instant à perdre , un coupable tel que vous ne peut manquer d'être bientôt reconnu , il faut vous mettre en sûreté... écoutez bien... vous voyez bien cette partie du bois un peu plus touffu... là , à gauche...

H E N R I .

Oui.

L O U I S E .

Eh bien ! vous trouverez là une espèce de grotte as-

sez obscure , dont voici la clef , vous vous y tiendrez caché , et j'aurai soin de vous y porter chaque jour ce qui vous sera nécessaire.

HENRI.

Ah ! Louise ! comment reconnaître jamais... ?

LOUISE.

J'entends du bruit... ce sont tous les paysans qui viennent de ce côté... sauvez-vous promptement , si l'on vous trouvait ici tout serait perdu... Ah ! j'oubliais de vous dire.. quand j'irai vous voir je frapperai trois coups pour me faire reconnaître... vous entendrez bien trois coups.

HENRI, (en sortant.)

Bon. Bon ! que le ciel récompense tant de générosité.

SCÈNE VII.

LOUISE, (seule.) *Elle le suit des yeux et lui indique sa route.*

Un peu plus loin... devant vous maintenant... bon vous y êtes... Ah ! dieu merci ! le voilà en sûreté ; mais, je ne reviens pas de ma surprise ! Le prince Henri de Bavière ! c'est un grand secret que celui là ! c'est bien dommage que je ne puisse pas en dire deux mots à mon cher Frédéric... mais il n'y a pas de moyen , ce secret là n'est pas à moi , et dans une pareille circonstance ce serait un crime de le divulguer.

SCÈNE VIII.

GEORGES, MUSQUINET, LOUISE.

(*Les paysans en habit de fête, des fleurs à la main , descendent du hameau en dansant au bruit d'une musique champêtre, une table garnie de verres et de bouteilles s'établit sous l'ombrage. Georges et les vieillards se réunissent autour , pendant que Musquinet offre à Louise son bouquet.*)

MUSQUINET.

Air :

Mamzelle

Vous êtes si belle

Que voilà des bouquets

Les plus frais

Que pour vous j'ai faits
 Tout exprès.
 Oui, je vous aime
 Comme moi-même,
 Et cet amour n'est pas petit ;
 Car je ne dors ni jour ni nuit.
 J'ai perdu l'appétit,
 Et chacun se dit :
 Comme il maigrit,
 Comme il dépérit.

G E O R G E S.
 Bravo mon fils, buvons rasade,
 Ces vins morbleu sont excellens.
 A ta santé, mon camarade ;
 A votre santé, mes enfans.

L E S V I E I L L A R D S.
 A ta santé, mon camarade ;
 A votre santé, mes enfans.

M U S Q U I N E T.
 Mamzelle,
 Si vous faites la cruelle,
 Quelque matin,
 A la fin,
 Je mourrai de chagrin,
 Ou de faim.

G E O R G E S.
 Fort bien, fort bien.

L O U I S E, (à part.)
 O trouble extrême,
 Frédéric ne revient pas.

G E O R G E S.
 Tes complimens sont délicats,

M U S Q U I N E T.
 Dame aussi, je les ai fais moi-même.

G E O R G E S.
 En vérité, c'est fort joli,
 Viens m'embrasser.

T O U S L E S P A Y S A N S.
 Et nous aussi.

(Tous les paysans sont sur une même ligne, sous pré-
 texte d'embrasser Musquinet. Ils le font passer de main
 en main jusqu'à ce qu'enfin Musquinet arrive tout es-
 soufflé à la fin du morceau.)

E N S E M B L E.

M U S Q U I N E T.

Au diable votre politesse,
Étouffe-t-on ainsi les gens,
Pour cette brillante jeunesse,
Réservez vos embrassemens.

G E O R G E S E T L E C H O E U R D E S V I E U X.

L'amour est bon pour la jeunesse,
Il fait passer d'heureux instans,
Mais quand arrive la vieillesse,
Boire est le meilleur passe-tems.

L E S P A Y S A N S A L O U I S E.

Que Louise à notre allégresse,
Daigne s'unir, en ces instans,
De l'amitié de la tendresse,
Ces fleurs sont les simples présens.

L O U I S E.

Je suis, mes bons amis, on ne peut plus sensible
aux marques de votre affection, et j'accepte avec plaisir
ce que vous m'offrez de si bon cœur.

M U S Q U I N E T.

V'là qu'est parlé, je m'en vante...

L O U I S E, (à part.)

Je ne vois point encore Frédéric.

G E O R G E S.

Allons mes amis, un verre de vin là-dessus, et puis
une ronde... Justement j'apperçois un gaillard qui va
nous la faire danser.

L O U I S E, (à part.)

Ah ! le voici.

S C È N E I X.

L E S P R É C É D E N S, F R E D E R I C.

M U S Q U I N E T, (apercevant Frédéric.)

Ce diable d'homme arrive toujours mal-à-propos.

G E O R G E S.

Allons Frédéric, une petite ronde que Louise
chantera... Tiens, la chanson de l'Oiseleur.

FRÉDÉRIC.

Volontiers, mais il faut, auparavant, que nous nous accordions.

(*Il prend un flageolet et s'approche de Louise en préludant.*)

LOUISE.

Eh ! bien !

FRÉDÉRIC, (*bas à Louise.*)

J'ai beaucoup de nouvelles à t'apprendre, attends-moi dans la grotte, après la fête.

LOUISE, (*avec embarras.*)

Dans la grotte !

GEORGES.

Eh ! bien ! avez-vous fini vous autres ?

MUSQUINET.

Est-ce qu'il faut tant de tems pour se mettre d'accord.

FRÉDÉRIC.

Allons, allons, v'la qu'est fait, en place :

(*Il monte sur un tertre de gazon, Louise se met à côté de lui pour chanter.*)

Nota. Les vieillards à table, et la jeunesse qui danse, donnent lieu de rendre au naturel un des beaux tableaux de Teniers qui est déposé au Muséum, et dont la gravure se trouve par-tout.

R O N D E.

C H A N S O N D E L' O I S E L E U R .

Un oiseleur disait un jour
 A Colette sa mie,
 De tons ces oiseaux d'alentour,
 Entends-tu l'harmonie !
 Ah ! ne crois pas que de vains sons
 Composent leur ramage,
 Je pénètre dans leurs chansons,
 Le secret du boccage.

Chacun des amoureux plaisirs,
 Nous rend la douce image,
 Le rossignol peint ses desirs
 Par son brillant langage ;
 Il répète à tous les amans
 Que dans le doux mystère,
 Il faut chanter, chanter long-temps,
 Pour être sûr de plaire.

Sur

Sur son buisson se rengorgeant,
 La gentille fauvette,
 Nous fait entendre par son chant,
 Qu'elle est vive et coquette.
 Le tourtereau dans ses accens,
 Redit toujours la prose,
 Et nous prouve qu'on peut long-tems,
 Chanter la même chose.

Modestement le franc moineau,
 Aux chanteurs semble dire :
 « Amis, votre ramage est beau,
 » De bon cœur, je l'admire.
 » Ma voix a des sous moins brillans,
 » Mais elle a son mérite,
 » Si vous chantez bien, et longtems,
 » Moi je chante plus vite. »

(*Le refrain du dernier couplet est interrompu par une musique guerrière qui se fait entendre à quelque distance.*)

G E O R G E S.

Qu'es-ee que j'entends ?

F R É D É R I C.

Eh ! mais c'est un rassemblement.

G E O R G E S.

Oui parbleu, il y a un héraut d'armes à la tête.

F R É D É R I C.

Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

G E O R G E S.

Nous allons le savoir, car ils viennent par ici.

S C È N E X.

U N H E R A U L T D' A R M E S, S U I T E.

(*Le héraut, en grand costume, arrive avec sa suite et un détachement de troupes sur une marche militaire d'une teinte lugubre, un garde porte un étendard roulé.*)

L E H É R A U T.

(*Récitatif.*)

Au nom des lois dont la puissance,
 Assure et garantit vos droits,
 Prêtez tous l'oreille à ma voix,
 Ecoutez-moi dans le silence !

L E C H Œ U R.

Ecoutons-le, faisons silence.

B

L E H É R A U T.

Déguisé sous l'habit d'un simple villageois,
 Un criminel échappe à la rigueur des lois ;
 Pour se saisir de ce rebelle,
 Si l'un de vous peut être assez heureux,
 Pour prix de son courage et pour prix de son zèle,
 Les plus riches trésors vont s'offrir à ses vœux ;
 Mais par un sentiment contraire,
 S'il était quelque téméraire
 Qui fit pour le sauver un inutile effort,
 Qu'il tremble pour lui-même il est sûr de la mort.

L E C H Œ U R.

Nommez-nous ce coupable,
 Nous punirons ses attentats.

L E H É R A U T.

Sur ce drapeau redoutable,
 Lisez l'arrêt de son trépas !

(*L'étendard se déploie, et sur un fond noir on lit en gros caractères : Henri de Bavière condamné à mort pour crime de rébellion.*)

E N S E M B L E.

L O U I S E, (<i>à part.</i>)	L E C H Œ U R.
Henri ! grands dieux, c'est lui-même !	Le fils de l'Empereur lui-même.

L E H É R A U T.

Cédez à cet ordre suprême,
 Pour le chercher suivez mes pas,
 C'est servir l'humanité même
 Que de livrer un coupable au trépas.

E N S E M B L E.

L O U I S E, (<i>à part.</i>)	L E C H Œ U R.
Il est perdu, malheur extrême, Ils vont le livrer au trépas. Oh ! quel que ta bonté suprême, Loin de Henri, daigne guider leurs pas ?	Cédons à cet ordre suprême Pour le chercher suivons ses pas, C'est servir l'humanité même, Que de livrer un coupable au trépas.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une grotte, éclairée par quelques soupiraux ; sur l'un des côtés du théâtre se trouvent une assez grande quantité de taillis épais et de diverses plantes qui croissent dans dans les cavernes. (1))

S C È N E P R E M I È R E.

H E N R I (seul , tenant à la main le portrait de
de son père.)

O mon père ! voilà donc tout ce qui me reste de toi ! Ouf , ce sont là ses traits , la sérénité de sa figure..... C'est ainsi qu'il me souriait lorsque j'approchais de lui , lorsque je le serrais dans mes bras ; il m'aimait alors et j'étais heureux ! La pensée du crime n'était point entrée dans mon cœur , d'affreux remords ne le déchiraient pas , douces jouissances de la vertu , il faut donc vous avoir perdues pour sentir tout votre prix !

R O M A N C E.

Jours paisibles de mon enfance ,
Objets de mes plus vifs regrets !
Jours de bonheur et d'innocence ,
Vous m'avez donc fui pour jamais ;
Quoi ! je vis dans l'ignominie ,
Et le trépas me fait horreur ;
Quand on n'a plus la paix du cœur
Peut-on encor chérir la vie !

Que ne peux-tu voir , ô mon père !
Mon repentir et ma douleur ;
Peut-être son œil moins sévère
Prendrait pitié de mon malheur.
Ah ! qu'un instant ton ame oublie ,
Et mes forfaits et ma fureur ,
Rends-moi ta tendresse et ton cœur ,
Et sans regret je perds la vie.

(a) Il faut observer que la grotte ne doit occuper que la moitié de la scène. La droite du spectateur et le fond , représentent une partie de la forêt , l'entrée de la grotte est de côté. Au lieu de grotte on peut employer une cabane.

Que dis-je ? malheureux ! ne suis-je pas condamné à ne te revoir jamais ! le sceau de la haine est imprimé sur mon front : toute la nature semble avoir le secret de ta malédiction. Ambition fatale ! dans quel abîme tu m'as précipité !

(*On frappe à la porte.*)

On frappe , écoutons. trois coups. . . . c'est elle. je puis ouvrir sans crainte.

S C È N E I I.

HENRI , LOUISE , (*apportant un panier.*)

L O U I S E.

Tenez , voilà votre provision de la journée.

H E N R I.

Que de peines je vous cause , ma bonne Louise. . . . mais vous avez pitié des infortunés , vos bienfaits ne resteront pas sans récompense.

(*Il s'éloigne pour cacher le panier.*)

L O U I S E , (*à part.*)

Pauvre prince ! s'il savoit le sort qui l'attend. En vérité cela déchire le cœur.

H E N R I

A propos , quel était donc ce bruit que j'ai entendu peu de tems après vous avoir quittée. Il m'a semblé qu'il venait du lieu même où nous nous sommes rencontrés.

L O U I S E , (*avec embarras.*)

Un bruit que vous avez entendu. mais. c'est peut-être. (*à part.*) Je ne me sens pas le courage de lui dire. (*haut.*) Ah ! je me rappelle maintenant : c'est une petite fête qu'on a donnée dans le village , et vous savez que quand on est beaucoup de monde , ça fait toujours du bruit.

H E N R I.

Ah ! vous me rassurez !. . . . Comme on est disposé à l'inquiétude quand on est malheureux. . . . Ne m'étais-je pas imaginé que tout ce monde rassemblé en voulait à mes jours , qu'on me cherchait , qu'on me poursuivait. Il m'avait semblé même entendre prononcer mon nom. Ah Louise ! quel fardeau que l'existence achetée par des tourmens aussi cruels !

L O U I S E , (à part.)
Pauvre malheureux !

H E N R I .
Que vois-je ! des larmes tombent de vos yeux !...
Je suis donc bien à plaindre !

L O U I S E , (à part.)
Non , je n'y puis plus tenir..... (haut.) Adieu ,
monseigneur..... adieu.

H E N R I .
Vous me quittez déjà.

L O U I S E .
Il le faut absolument : mon père pourrait s'aper-
cevoir de mon absence.

H E N R I .
Restez encore quelques momens ici : je sens que je
suis moins malheureux quand je suis auprès de vous.

T R I O .

H E N R I .
Consolé par votre présence ,
Je sens mes chagrins adoucis :
Et dans vos regards attendris,
Je crois retrouver l'espérance.

L O U I S E .
Ne perdez pas toute espérance :
Vos chagrins seront adoucis :
Que mes vœux , un jour , soient remplis ,
Et vous n'aurez plus de souffrance.

S C E N E I I I .

HENRI , LOUISE , FREDERIC , (en dehors.)

F R É D É R I C .
Louise.

L O U I S E .
Mon nom !

H E N R I .
Chut ! silence.

F R É D É R I C , (en dehors.)
Louise.

L O U I S E .
O ciel ! près de ces lieux....

Entendez-vous... quelqu'un s'avance.

H E N R I.

Comment me soustraire à ses yeux ?

F R É D É R I C , (*en dehors.*)

Point de clef ! qu'elle perfidie !

Pourquoi se cacher en ces lieux ?

L O U I S E , (*à part.*)

Combien je tremble pour sa vie !

Comment se soustraire à ses yeux ?

F R É D É R I C , (*avec emportement.*)

Je sens la fureur qui m'enflamme...

Ouvriras-tu ?

L O U I S E.

Faut-il ouvrir ?

H E N R I.

Non, non.

L O U I S E.

Mon dieu ! que devenir !

H E N R I.

La frayeur a glacé son ame,

O ! ciel ! que vais-je devenir ?

L O U I S E.

La frayeur a glacé mon ame,

O ! ciel ! que vais-je devenir ?

F R É D É R I C.

D'avoir ainsi trahi ma flamme,

Puisse, un jour, le ciel te punir.

Ensemble.

(Frédéric veut enfoncer la porte , le prince se retire au fond de la grotte : Louise sort et arrête Frédéric qui cherche à entrer.)

F R É D É R I C , (*en entrant.*)

Perfide !

L O U I S E.

Ingrat !

H E N R I.

Téméraire !

F R É D É R I C.

Voilà le fruit de tes sermens !

L O U I S E , (*à part.*)

Pour le sauver, que puis-je faire ?

H E N R I , (*prenant un poignard.*)

Il faut abréger mes tourmens.

F R É D É R I C.

Mon sang bouillonne de colère !...
 Malheur au rival odieux
 Qu'aujourd'hui ton cœur me préfère.

L O U I S E.

O mon ami, point de colère,
 Rends plus de justice à mes feux,
 C'est toi seul que mon cœur préfère.

F R É D É R I C.

Ensemble. } Mon sang bouillonne de colère,
 Malheur au rival odieux
 Qu'aujourd'hui ton cœur me préfère,
 Du rival que ton cœur préfère,
 Je saurai réprimer les vœux.

H E N R I.

Chaque instant accroît ma misère,
 Avec courage dans ces lieux,
 Abrégeons ma triste carrière,
 Ce poignard servira mes vœux.

(Ils entrent dans la grotte.)

(Le prince paraît près de se poignarder; Louise effrayée de son mouvement, arrête son bras.)

L O U I S E.

Arrêtez... malheureux ! qu'allez vous faire ?

F R É D É R I C, (apercevant le prince.)

Ciel ! me trompai-je... mais non .. ce costume... la taille... la figure... les traits... c'est lui-même... malheureux prince ! que faites vous ici ?... ignorez-vous que votre tête est mise à prix, votre signalement donné !... qu'on vous cherche, qu'on vous poursuit par-tout... moi-même j'ai juré votre perte... mais ne craignez rien, Frédéric n'est pas un assassin.

H E N R I, (avec émotion.)

Toutes les vertus sont donc rassemblées ici !

F R É D É R I C.

Mais par quel hasard singulier ?..

H E N R I.

Arrêté dans la forêt, pour prendre un peu de repos, j'allais sans doute y périr, lorsque j'ai rencontré cet ange de bonté, envoyé du ciel pour sauver mes jours ; c'est elle qui m'a indiqué cette retraite, c'est elle qui a conservé ma triste existence.

F R É D É R I C.

Ah ! Louise ! je reconnais bien là ton cœur ; mais pourquoi m'en avoir fait un mystère , voilà la seule bonne action que tu ayes faites sans moi.

L O U I S E.

Ce secret ne m'appartenait pas , pouvais-je en disposer ?

F R É D É R I C.

Ah ! seigneur ! combien vous admireriez ma Louise , si vous connaissiez tous les dangers qu'elle court..

H E N R I.

Des dangers !... comment !... expliquez-vous ?

L O U I S E.

Mais , tais-toi donc , Frédéric.

F R É D É R I C.

La mort attend le téméraire qui aura osé vous donner un asyle.

L O U I S E , (avec force.)

La craindrais-tu , Frédéric ?

F R É D É R I C.

Ce n'est pas pour moi , tu le sais.

L O U I S E.

Eh bien ! sachons la braver ensemble ! elle doit être douce quand on n'a rien à se reprocher.

H E N R I.

Non mes amis ! je n'abuserai point de votre générosité. Puisqu'il faut une victime , laissez-moi périr , abandonnez un criminel à son malheureux sort.

L O U I S E.

Vous abandonner au moment du danger ! nous croyez-vous capable d'une pareille lâcheté ! nous ne sommes que de pauvres gens , mais nous avons une conscience qui nous reprocherait toujours cette mauvaise action. Acceptez nos services : nous vous les offrons de si bon cœur , que ce serait bien mal à vous de les refuser.

H E N R I.

Mes bons amis ! les seuls qui me restent sur la terre , vous me pénétrez de reconnaissance... Venez dans mes bras . . que je vous presse contre mon cœur ,

Hélas ! voilà le seul moment de plaisir que j'aie goûté depuis bien long-tems. (On entend du bruit.)

L O U I S E.

Quel est ce bruit ! regarde Frédéric ?

F R É D É R I C.

O ciel ! on vient ici... une troupe de gens armés... ton père à la tête... on vous cherche sans doute.

L O U I S E.

Mon père !... qu'allons nous devenir ? s'il vous découvre, vous êtes perdu.

F R É D É R I C, (*parcourant la grotte.*)

Pas un endroit pour se cacher.

L O U I S E, (*avec impétuosité.*)

Sous ces branchages... là.. là..

F R É D É R I C.

Tu as raison... cachez-vous vite.. l'approche de la nuit nous favorisera... Gardez-vous bien sur-tout de faire le moindre mouvement.

(*Aussi-tôt que le prince est caché, Frédéric monte sur les branchages, une serpe à la main, et se met dans l'attitude d'un homme qui coupe du bois : il fredonne ainsi que Louise une chanson de travail, à l'instant où Georges, Musquinet, les gardes et les paysans entrent dans la grotte.*)

S C E N E I V.

HENRI , LOUISE , GEORGES , MUSQUINET ,
FRÉDÉRIC , SOLDATS ET PAYSANS.

G E O R G E S E T L E C H O E U R.

Cherchons, cherchons, avec courage,
De tous côtés portons nos pas,
S'il est caché dans le village,
Le traître n'échappera pas.

F R É D É R I C, (*sortant de la grotte.*)
Qui cherchez-vous ?

G E O R G E S.

Un fils que son malheureux père
Est contraint de livrer aux glaive de la loi :

FRÉDÉRIC.

Qui donc !

GEORGES.

Le prince de Bavière.

FRÉDÉRIC, (à tout le chœur qui se groupe autour de lui.)

Mes chers amis ; écoutez-moi.
 Vers cet endroit sombre et sauvage,
 Où le bois beaucoup plus épais,
 Présente aux voyageurs un difficile accès ;
 J'ai vu dans le lointain , à travers le feuillage ,
 Un homme qui fuyait et semblait se cacher.

LE CHOEUR.

Un homme qui fuyait et semblait se cacher,
 C'est peut-être celui que l'on nous fait chercher.

FRÉDÉRIC.

N'en doutez pas : il faut avec prudence,
 De tous côtés il faut l'envelopper ;
 Il a sur vous trop peu d'avance
 Pour qu'il puisse vous échapper.

LE CHOEUR.

Marchons, cherchons avec courage,
 De tous côtés portons nos pas,
 S'il est caché dans le village,
 Le traître n'échappera pas.

MUSQUINET, (les rappelant dans la gratte.)

Peut-être serions-nous plus sages.
 Avant d'aller en aller plus loin,
 De le chercher dans ces branchages,
 On peut s'y cacher au besoin.

LE CHOEUR.

Il a raison ;

FRÉDÉRIC.

Quelle sottise !

Comment m'aurait-il échappé !
 Depuis une heure, avec Louise,
 Dans ces lieux je suis occupé.

LE CHOEUR, (en sortant.)

Cherchons, cherchons avec courage :
 De tous côtés suivons ses pas :
 S'il est caché dans le village,
 Le traître n'échappera pas.

(Tout le monde sort, excepté Georges.)

S C E N E V.

GEORGES, LOUISE, FREDERIC, HENRI (*tou-
jours caché.*)

L O U I S E.

Vous restez avec nous, mon père!

G E O R G E S.

Est-ce que ma présence te gêne, par hasard?

L O U I S E, (*avec embarras.*)

Je ne dis pas cela; mais c'est que... j'avais cru que vous iriez avec eux.

G E O R G E S.

Ma foi, je ne suis pas fâché de me reposer un peu, à mon âge on ne marche pas long-tems sans se fatiguer... Frédéric, arrange moi un peu ce bois-là que je m'assaye.

F R É D É R I C.

Volontiers, père Georges.

GEORGES, (*à Frédéric, qui arrange le bois avec précaution.*)

Eh bien! on dirait que tu as peur d'y toucher... laisse moi faire.

LOUISE, (*se mettant précipitamment au devant de lui.*)

Oh! je sais ce que vous voulez dire, mon père... Frédéric, donne moi ton manteau, que je l'étende là-dessus.

F R É D É R I C, (*après l'avoir donné.*)

N'est-ce pas bien, actuellement, mon père?

G E O R G E S.

Bon.

(*Georges bat son briquet, allume sa pipe : les jeunes gens se placent à côté de lui; Louise du côté du prince, après un moment de réflexion.*)

Tu es donc bien sûr, Frédéric, de l'avoir vu?

F R É D É R I C.

Comme je vous vois.

G E O R G E S.

Un grand jeune homme, d'un belle figure?..

L O U I S E, (*interrompant.*)

Mais, mon père, vous le connaissez donc ?

G E O R G E S.

Si je le connais, oh parbleu, il n'a qu'à tomber entre mes mains, il ne m'échappera pas.

L O U I S E.

Comment, vous auriez le courage de causer la mort d'un malheureux ?

G E O R G E S.

Eh pourquoi pas, s'il l'a mérite ? Tout homme qui trouble le repos des autres n'est pas digne de vivre ; sa mort est un exemple nécessaire pour tout ceux qui seraient tentés de l'imiter.

F R É D É R I C.

Vous êtes bien sévère.

G E O R G E S.

Je suis juste : j'aime mon pays et je déteste ceux qui veulent le bouleverser ; voilà ma religion, et c'est je crois celle d'un galant homme.

L O U I S E.

On dit cependant que le jeune prince a de bonnes qualités.

G E O R G E S.

Il n'en est que plus coupable.

L O U I S E.

Eh bien ! moi je sens que si j'étais ainsi maîtresse de la vie d'un homme, je ne sais pas si j'aurais le courage de la lui refuser.

G E O R G E S.

Vous avez tort. Oui, mes enfans, je le répète, laissez les crimes impunis, et demain les coupables recommenceront.

F R É D É R I C.

Il faut qu'on ait bien envie d'avoir celui qu'on cherche, car on promet bien de l'argent à celui qui le livrera, dix mille ducats : cela ferait une jolie fortune.

G E O R G E S.

Qui te conviendrait bien à toi, Frédéric.

F R É D É R I C.

Oui, mais qu'assurément je n'acheterai jamais au prix qu'on y met.

G E O R G E S.

Tu as raison ; mon ami , il faut haïr les ennemis de son pays ; il faut venger les lois qu'ils ont outragées , mais de pareils services ne se vendent pas.

L O U I S E.

Il se fait tard , mon père : il serait tems , je crois , de retourner à la maison.

G E O R G E S.

C'est vrai : le tems se passe à jaser et j'oubliais que j'ai promis à mes camarades d'aller les rejoindre. Al-lons, Frédéric , suis moi ?

F R É D É R I C.

Je suis à vous dans l'instant , mon père : je veux seulement achever ceci pendant qu'il me reste un peu de jour.

G E O R G E S.

A la bonne heure : mais en sortant , fermez bien la porte : on ne sait pas ce qui peut arriver , si par hasard , notre homme venait de ce côté ; je ne veux pas que ce soit chez moi qu'il puisse se cacher.

L O U I S E.

Soyez tranquille , mon père ; s'il vient , nous le recevrons bien.

S C È N E VI.

L O U I S E , F R E D E R I C , H E N R I.

L O U I S E.

Enfin , nous voilà seuls , vous pouvez sortir.

H E N R I.

Mes bons amis , comment reconnaître ce que vous avez fait pour moi.

L O U I S E.

C'est bien heureux que mon père ne se soit aperçu de rien... j'en suis encore toute tremblante de frayeur.

F R É D É R I C.

Dieu merci , le danger est passé , mais il faut songer à l'avenir. D'abord il est impossible que vous restiez ici , Georges ne manquera pas ce soir d'en prendre la clef , vous vous trouveriez alors enfermé sans pou-

voir vous échapper ; il faut absolument que nous vous cachions ailleurs.

HENRI.

Non ; mes amis , il est tems de vous débarrasser d'un malheureux qui ne peut accepter vos soins sans vous faire partager ses dangers, donnez-moi un asyle seulement encore pour quelques heures et vers le milieu de la nuit , aussitôt que les gardes qui sont à ma poursuite fatigués d'une inutile recherche , seront rentrés ; je m'enfonce dans la forêt et m'abandonne au hazard, heureux si je puis rencontrer quelques ames aussi sensibles que les vôtres.

LOUISE.

Vous voulez donc nous quitter ?

HENRI.

Mon devoir et votre sûreté l'exigent , pourrais-je hésiter.

FRÉDÉRIC, (sortant de sa rêverie.)

Bon... à merveille... tenez , il me vient une idée... derrière la maison de Georges et à quelque distance vous avez dû voir, en passant, une belle maison avec un parc.

HENRI.

Oui , sur la gauche.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! au bout de ce parc il y a un pavillon qui donne sur la forêt. Le maître de la maison , le comte de Barnheim est absent ; comme inspecteur de ses jardins , j'ai la clef du pavillon , et c'est-là que je veux vous cacher cette nuit.

LOUISE.

À la bonne heure, mais comment y arriver ?

FRÉDÉRIC.

Oh ! c'est bien facile , ton père est dans la forêt, et sa maison est la seule d'où l'on puisse le voir. (au Prince.) Voici mon manteau , à la faveur de la nuit , vous vous glisserez le long des murs jusqu'à la grille du parc, dont voici la clef, et vous trouverez sans peine le petit pavillon où vous vous cacherez.

HENRI,

Mais comment m'évader cette nuit ?

F R É D É R I C .

Tout sera prévu ; lorsque l'horloge du village, vous entendez bien, l'horloge du village, sonnera deux heures, tenez-vous prêt, je viendrai vous prendre et je vous remettrai dans votre chemin.

H E N R I .

Ah ! mon ami, comment récompenser tant de services.

F R É D É R I C .

Ne parlez donc pas de cela, ne sommes-nous pas asscz payés par le plaisir de vous les rendre.

F I N A L .

L O U I S E E T F R É D É R I C .

Puissions-nous vous savoir heureux,
Envers nous deux, vous serez quitte.

H E N R I .

Qu'un jour envers vous je m'aquite,
C'est le plus doux de tous mes vœux.

L O U I S E .

Un tems viendra, j'aime à le croire,
Où vous retrouverez la paix.

H E N R I .

Jamais vos soins et vos bienfaits,
Ne sortiront de ma mémoire.

E N S E M B L E .

H E N R I .

Adieu, mes bons amis, adieu.

L O U I S E E T F R É D É R I C .

Adieu, malheureux Prince, adieu.

(Le Prince, enveloppé dans le manteau de Frédéric, s'enfuit, les deux jeunes gens le suivent, et ne quittent la scène qu'au moment où ils témoignent par leurs gestes que le Prince est en sûreté.)

Fin du deuxième acte.

A C T E I I I .

(*Le Théâtre représente une autre partie de la forêt. A gauche, le derrière de la maison de Georges ; dans le fond, la grille du parc ouvrant sur la forêt ; plus loin, un pavillon en forme de tourelle, dont la croisée élevée de sept à huit piéds, ouvre également sur la forêt.*)

S C È N E P R E M I È R E .

LOUISE (*seul, assise sur un des côtés du Théâtre et regardant d'un air inquiet.*)

Frédéric ne vient pas : il m'avait cependant bien promis d'être exact..... Voilà déjà une heure que je l'attends... cela commence à m'inquiéter.... Serait-il arrivé quelque chose de nouveau.... Mais non, tout le monde est rentré ; et d'ailleurs il faudrait être bien habile pour se douter qu'il y a quelqu'un dans ce pavillon.... Approchons un peu du parc.... Je n'entends rien... Me laisser seule au milieu d'une nuit si noire qu'on y voit pas à quatre pas.... c'est bien mal à lui : dame ! quand on veut faire une bonne action, il faut bien souffrir un peu, sans cela il n'y aurait pas de mérite.

Cavatine.

Faire le bien à son danger,
 Et par fois la route est pénible,
 Mais un cœur bon, un cœur sensible,
 A-t-il jamais craint d'obliger !
 Quel plus beau, quel plus doux salaire,
 Que de dire : grâce à mes soins,
 Grâce à mes bienfaits, sur la terre
 Il est un malheureux de moins.

Sans se haïr, sans s'opprimer,
 Ne verra-t-on jamais les hommes
 N'avoir dans le siècle où nous sommes
 D'autre besoin que de s'aimer.
 Hélas ! d'une vie incertaine
 Puisque le terme est aussi court,
 Loin de la flétrir par la haine
 Embellissons-là par l'amour.

SCÈNE II.

S C E N E I I.

L O U I S E , F R E D E R I C , (*apportant une échelle et une lanterne.*)

L O U I S E .

Mais le voici , je crois..... oui.... c'est lui-même : il y a assez long-tems , j'espère , qu'on me fait attendre , c'est fort aimable à vous.

F R É D É R I C , (*laissant au fond son échelle.*)

Ah ! ma chère Louise , tout est perdu.

L O U I S E .

Ah ciel ! quel nouveau malheur est-il donc arrivé ?

F R E D E R I C .

Le plus grand que nous eussions à craindre.

L O U I S E .

Tu me glaces d'effroi.... quoi,.... notre prisonnier..

F R E D E R I C .

Est toujours dans le pavillon , mais il est maintenant presque impossible de le faire échapper.

L O U I S E .

Eh ! quel obstacle s'y oppose ?

F R É D É R I C .

J'allais au pavillon porter quelques provisions à notre malheureux proscrit ; qu'elle a été ma surprise de voir la maison et une partie du parc éclairés. Tu peux juger de ma frayeur ; mais il n'y avait pas deux partis à prendre ; je cache mon panier dans le taillis et je vole au château.

L O U I S E .

Eh bien !

F R É D É R I C .

C'est monsieur le comte de Barnheim qui vient d'arriver ; mais à la foule de gens qui composent sa suite , à la quantité innombrable de gardes et de soldats qui remplissent les avenues du château , j'ai bien vu qu'il n'était pas venu seul et qu'il devait être accompagné de quelque grand personnage. Je demandai vainement qui ce peut être , tout ce que j'ai pu découvrir , c'est que le voyage de monsieur le comte et celui de

C

l'inconnu ont pour objet notre infortuné prince de Bavière.

L O U I S E.

Mais encore une fois, comment allons nous faire pour faciliter sa fuite? si le parc est occupé par tant de monde, il est impossible qu'il le traverse sans être reconnu.

F R É D É R I C.

Je le sais bien, aussi me suis-je hâté de le prévenir des nouveaux dangers qui nous environnent et du moyen que j'ai trouvé de le faire sortir sans qu'il soit aperçu.

L O U I S E.

Eh! quel est-il?

F R É D É R I C.

Cette fenêtre et l'échelle que voici : à deux heures précises comme nous en sommes convenus, il se présentera à la fenêtre et je lui tiendrai l'échelle que je vais arranger en conséquence; mais le tems presse, mettons nous vite à l'ouvrage, et pendant que je vais travailler, fais sentinelle au près de la grille du parc pour qu'on ne nous surprenne pas.

(Frédéric se met à travailler, la lanterne placée sur une éminence, réfléchit la figure de Louise qui est dans l'attitude d'une personne qui écoute, Frédéric est monté sur l'échelle.)

D U O.

F R É D É R I C.

N'entends-tu rien!

L O U I S E.

Je n'entends rien.

F R É D É R I C.

Regarde bien!

L O U I S E.

Je ne vois rien.

F R É D É R I C.

Le voile d'une nuit obscure,
L'ombrage épais de ces forêts,
Le silence de la nature,
Tout favorise nos projets.

L O U I S E.

Oui, pour le mieux, tout se dispose,
 Ah ! quel bonheur... chut, écoutons...
 J'entends du bruit .. non, tout repose,
 Tout est paisible en ces cantons.

(Moment de silence après lequel les deux amans se mettent à genoux.)

E N S E M B L E.

Viens soutenir notre courage,
 Etre divin, reçois nos vœux,
 Fidèle appui des malheureux,
 Les soulager, est ton partage,
 Prêtes-nous ton secours puissant,
 Et notre cœur reconnaissant
 N'oubliera jamais ton ouvrage.

F R E D E R I C.

A présent que tout est fini, rentre, ma chère Louise,
 de peur que ton absence ne paraisse extraordinaire,
 moi je vais me cacher près d'ici, et attendre le mo-
 ment convenu.

L O U I S E.

S'il arrivait quelque chose de nouveau, tu m'avertirais, n'est-ce pas ?

F R E D E R I C.

Sois tranquille.

L O U I S E.

Bon soir, Frédéric.

F R E D E R I C.

Bon soir, ma Louise.

(Louise rentre chez son père, Frédéric va reprendre la lanterne et trouve le Comte de Barnheim à son passage ; l'Empereur paraît dans l'enfoncement, et s'assied tout pensif, au pied d'un arbre, deux gardes l'accompagnent.)

S C E N E I I I.

L'EMPEREUR, LE COMTE DE BARNHEIM,
 F R E D E R I C.

L E C O M T E, (à l'Empereur.)

Je crois entendre quelqu'un, que votre majesté ne se découvre pas... Qui va là ?

F R E D E R I C , (à part.)

Oh ! Ciel ! monsieur le Comte !

L E C O M T E .

Qui va-là !

F R E D E R I C .

Frédéric , monsieur le Comte.

L E C O M T E .

Pourquoi cette grille est-elle ouverte si tard ?

F R E D E R I C .

C'est que je viens de sortir.

L E C O M T E .

Vous n'avez pas paru au château , et je vous ai fait demander.

F R E D E R I C .

Si j'avais reçu des ordres , je me serais empressé de m'y conformer , le devoir et la reconnaissance...

L E C O M T E .

Laissons cela pour l'instant. . . Il s'agit d'autres choses ; qu'est-ce qu'il y a dans ce pavillon ?

F R E D E R I C .

Oh ! Ciel ! . . . Dans ce pavillon. . . monsieur le Comte.

L E C O M T E .

Oui , sans doute. . . qu'à donc ma question qui vous étonne ?

F R E D E R I C .

Rien du tout.

L E C O M T E .

Est-ce qu'il est occupé ?

F R E D E R I C .

Je ne crois pas.

L E C O M T E .

J'ai , dans ce moment , beaucoup de monde ici , et je voudrais savoir si l'on pourrait y loger quelques personnes pour cette nuit.

F R E D E R I C .

Depuis le tems que l'on ne l'habite plus , il doit être en fort mauvais état.

L E C O M T E .

On s'en servira tel qu'il est.

F R E D E R I C .

Si j'eusse été prévenu de votre arrivée , j'aurais eu soin de le disposer de manière. . .

LE COMTE.

Eh bien ! il est encore tems.

FREDERIC.

Pardon monsieur le Comte, mais c'est un peu difficile.

LE COMTE.

Alors on a qu'à l'arranger le mieux possible : qu'est-ce qui a les clefs ?

FREDERIC.

C'était moi.... mais depuis quelques jours. ...

LE COMTE.

Vous les avez égarées, c'est être fort soigneux ; hé bien ! faites forcer les portes.

FREDERIC, (à part.)

Il est perdu sans ressources.

LE COMTE.

Dépêchez-vous... mais non... je vais prier Georges de se charger de cet ouvrage ; j'ai besoin de vous pour un objet plus important.... Allez m'attendre au château, j'ai à vous donner des ordres secrets qui ne peuvent être exécutés que par un homme dont je connaisse parfaitement le zèle, l'intelligence et la fidélité, allez.

FREDERIC, (à part.)

Oh ciel ! être forcé de m'éloigner, et il est près de deux heures ; il n'y a plus d'espoir.

(Il sort.)

SCENE IV.

L'EMPEREUR, LE COMTE, LES DEUX GARDES.

(Pendant la scène précédente l'Empereur se promène, s'assied, paraît et disparaît tour à tour, il a l'air d'un homme profondément affecté.)

L'EMPEREUR, (aux gardes.)

Laissez-nous..... Je conçois facilement, mon cher comte, votre goût pour cette habitation, le peu que j'en ai vu me plaît singulièrement.

LE COMTE.

Je crains qu'une aussi longue promenade ne fatigue votre majesté, et je crois qu'elle ferait bien de prendre un peu de repos.

L'EMPEREUR.

Du repos, mon cher Comte, il n'en est plus pour moi; mon ame est déchirée.

LE COMTE.

Le sommeil rafraîchirait vos sens.

L'EMPEREUR.

Non, j'aime mieux rester ici un instant, cet endroit a quelque chose de sombre et de lugubre qui convient à ma situation; d'ailleurs j'ai besoin de respirer en liberté loin de cette foule importune dont la tristesse, ou véritable ou simulée, ajoute encore à mes chagrins.

LE COMTE.

Il faut les oublier.

L'EMPEREUR.

Jamais mon cher Comte, la blessure est trop profonde pour qu'elle puisse se fermer... A-t-on exécuté les dispositions que j'avais prescrites?

LE COMTE.

Ponctuellement. la majeure partie des troupes est arrivée, la forêt est cernée entièrement, et demain à la pointe du jour le reste des rebelles assailli, enveloppé de toutes parts, sera forcé d'implorer votre clémence.

L'EMPEREUR.

De la clémence... pour eux... Non jamais,.... Ce serait une faiblesse, et l'expérience ne m'a que trop appris qu'il ne fallait pas croire au repentir des méchants.

LE COMTE.

Ainsi donc leur sort est fixé irrévocablement.

L'EMPEREUR.

L'offense a été cruelle, la vengeance sera terrible. Et quel droit auraient-ils à un sort plus doux? Les malheureux, ne m'ont-ils pas arraché le cœur de mon fils, de ce fils ingrat qu'ils ont perverti, dont ils ont armé le bras parricide, dont ils m'ont forcé de signer l'arrêt de mort.

LE COMTE.

Il n'était donc aucun moyen de le sauver?

L'EMPEREUR.

Aucun; les principaux complices venaient de périr

sur l'échafaud ; la nation entière avait les yeux attachés sur lui , il était condamné dans l'opinion publique , pouvais-je le sauver ?... J'ai souscrit , j'ai dû souscrire le fatal arrêt ;... mais depuis ce moment il n'est plus de repos pour moi , son crime me poursuit par-tout , et cette idée est pour moi mille fois plus affreuse que la mort.

L E C O M T E .

Un jour viendra peut-être où vous pourrez lui pardonner.

L' E M P E R E U R .

Lui pardonner... Non ;... plus je l'aimais , plus son crime est inexcusable. J'ai fui Worms pour n'être pas témoin de son supplice , si ceux qui le poursuivent venaient à le saisir ; mais lui r'ouvrir ce cœur qu'il s'est fermé , le soustraire à la rigueur des lois , c'est un effort dont je suis incapable..... Mais la nuit s'avance ; les troupes doivent être rendues à leur poste , allez leur porter le mot d'ordre. Ce sera pour ce soir. . . mon nom.

L E C O M T E .

Frédéric.

L' E M P E R E U R .

Oui ; Frédéric et Henri.

L E C O M T E , (avec surprise.)

Henri !

L' E M P E R E U R .

On pensera à lui pour détester son crime , et me plaindre , et cette idée me consolera ; vous pouvez transmettre mes ordres au commandant en chef.

L E C O M T E .

Mais votre majesté ne restera pas seule ici au milieu de la nuit.

L' E M P E R E U R .

Que puis-je avoir à craindre , je suis à deux pas de votre habitation , au moindre bruit n'aurais-je pas des secours ; d'ailleurs je me sens ici plus tranquille , l'air frais qu'on y respire me fait du bien , je ne serai pas fâché d'en jouir encore quelque tems.... Au revoir, mon cher comte.

 S C È N E V.

 L'EMPEREUR, (*seul*).

Suis-je assez infortuné !... assis au plus haut degré d'élevation où l'homme puisse atteindre, tout semblerait devoir seconder mes vœux , et cet éclat qui m'environne n'est pour moi qu'une source éternelle de peines et de chagrins ; simple particulier, j'eusse vécu dans une heureuse obscurité , ma vie se serait écoulée sans éclat peut-être , mais aussi sans remords ; arrivé au terme de ma carrière, mes enfans m'auraient fermé les yeux , et mes derniers momens eussent été comme le soir d'un beau jour... Et l'on envie le sort des princes.... Le dernier de mes sujets est mille fois plus heureux que moi. Privé de la triste consolation de pouvoir me plaindre , je suis obligé de dévorer mon chagrin. Tous les tourmens de l'enfer sont dans mon cœur , et à peine ai-je un ami à qui je puisse les confier ; qu'ai-je fait au ciel pour qu'il me traite avec tant de rigueur.

Air :

Malheureux père !
 Sur moi le ciel en sa colère
 A donc épuisé tous ses traits.
 Le repos a fui ma paupière ,
 Pour moi la vie est sans attraits
 Et je dois être pour jamais
 Malheureux père.

C'est toi , fils ingrat et perfide ,
 C'est toi qui déchire mon cœur.
 Ton bras cruel et parricide
 Jusqu'à moi porta sa fureur.
 Pour toi ma tendresse en silence
 Semblait augmenter chaque jour,
 Et voilà la reconnaissance
 Que tu gardais à mon amour !
 Malheureux père !

Sur moi le ciel en sa colère
 A donc épuisé tous ses traits ;
 Le repos a fui ma paupière ,
 Pour moi la vie est sans attraits
 Et je dois être pour jamais
 Malheureux père.

(L'empereur retombe accablé sur un banc de gazon : il se fait un instant de silence, et l'horloge sonne deux heures.)

S C E N E V I.

L'EMPEREUR, HENRI, (*à la fenêtre du pavillon.*)

L'EMPEREUR.

Ce son a quelque chose de lugubre qui m'a glacé l'âme.... Serait-ce le pressentiment de quelque nouveau malheur?

HENRI.

Frédéric.

L'EMPEREUR, (*surpris.*)

Il me semble qu'on a prononcé mon nom.... Mais tout est tranquille.... c'est une erreur de mon imagination frappée!

HENRI.

Frédéric.

L'EMPEREUR.

Je ne me trompe pas... j'ai entendu bien distinctement... la voix semble partir de ce pavillon.... approchons.. Un homme à cette fenêtre !... quel mystère !

HENRI.

Frédéric, hâte-toi de me sauver.

L'EMPEREUR, (*avec plus d'étonnement.*)

Quelle voix a frappé mon oreille !

HENRI.

On force les portes du pavillon, si tu ne viens à son secours, le malheureux Henri est perdu.

L'EMPEREUR.

Mon fils !..... ô ciel ! et l'infortuné se livre lui-même en ma puissance.... mais je suis seul... je puis écouter encore le cri de la nature.... ah sauvons-le... sauvons-le.... J'ai pu signer l'arrêt de sa mort; mais ce n'est pas à moi de le traîner à l'échaffaud.

(L'Empereur s'approche du pavillon, donne l'échelle à son fils et lui aide à descendre Henri amène sur le devant de la scène le prétendu Frédéric.)

HENRI.

Ah ! mon ami ! quel service tu me rends.... mais il me reste encore une dernière grâce à te demander,

D

c'est de porter toi-même à mon père cette lettre qui lui est destinée.

(*Il tire une lettre de son sein.*)

L' E M P E R E U R , (*à part.*)

Je tremble que quelqu'un ne paraisse.

H E N R I , (*avec force.*)

Tu lui parleras de son fils , de ce fils qu'il aimait si tendrement , et qui a payé ses bienfaits par la plus monstrueuse ingratitude. Dis-lui qu'il est maintenant le plus malheureux des hommes , qu'il n'a pas une pierre où reposer sa tête , qu'il traîne dans les bois et les cavernes le poids affreux de son crime et de sa misère : oui , mon ame est rassasiée d'opprobres , la malédiction de mon père me poursuit par-tout comme un dieu vengeur , et de tout les maux qui m'accablent , c'est le seul que je ne pourrai jamais supporter ; dis-lui bien que je donnerais ma vie pour avoir une seule fois le bonheur de le presser dans mes bras.

L' E M P E R E U R , (*à part avec douleur.*)

Oh ciel !

H E N R I .

Mais je le vois , ce récit t'afflige ; ton cœur bat , tes larmes coulent ! eh bien , mon père s'attendrira peut-être comme toi. Oh ! qu'il ne me haisse pas , c'est tout ce que lui demande son malheureux fils ; il n'aura pas la barbarie de le refuser.

(*On entend marcher.*)

Quelqu'un vient... adieu... mon cher Frédéric ; il faut nous séparer... pense quelque fois au malheureux prince de Bavière.

S C È N E V I I .

L'EMPEREUR , HENRI , FREDERIC.

F R E D E R I C , (*accourant.*)

Enfin me voilà libre ,... pourvu encore qu'il ne soit pas trop tard.

H E N R I , (*rencontrant Frédéric.*)

Ciel , c'est toi , Frédéric ?

F R E D E R I C .

Oui, moi-même qui accours pour vous délivrer; mais par quel hazard....

H E N R I .

Mon ami, je suis trahi... mon secret... cet étranger... (*saisissant l'Empereur par le bras.*) Qui es-tu ? qui t'amène ici ? parle ? répons !

F R E D E R I C .

Réponds ou tu es mort ?

(*Henri et Frédéric saisissent l'Empereur et lui appuient chacun un poignard sur la poitrine; au même instant, Georges un flambeau à la main, sort avec sa fille, par la grille du parc*)

S C E N E V I I I et dernière.

L'EMPEREUR, HENRI, FREDERIC, GEORGES,
L O U I S E, L E C H O E U R.

G E O R G E S.

Encore une fois, je te soutiens que quelqu'un est sauté par la fenêtre du pavillon.

(*La lumière de Georges éclaire le visage de l'Empereur, Henri le reconnaissant se précipite sur le bras de Frédéric, et s'écrie :*)

H E N R I .

Arrête malheureux, c'est mon père ?

T O U S T R O I S.

L'Empereur !

(*Chaque personnage prend une attitude convenable à sa situation.*)

M O R C E A U F I N A L.

L E C H O E U R.

Son père !

F R É D É R I C .

O ! ciel !

L E C H O E U R.

Je meurs d'effroi.

L' E M P E R E U R.

Fuis, malheureux, fuis loin de moi.

H E N R I.

Je ne veux point fléchir un courroux légitime :
Je sais quels sont vos droits, je sais quel est mon crime.
Les lois ont prononcé, je subirai mon sort.
Mais lorsque votre fils va marcher à la mort,
D'un instant de pitié, pourriez-vous vous défendre !
Qu'au fond de votre cœur, sa voix se fasse entendre.
L'inimitié d'un père est un tourment nouveau ;
Ne me maudissez pas sur le bord du tombeau.

L E C H O E U R.

O ! Ciel ! que va-t-il faire !

H E N R I.

Mon père...

L E C H O E U R.

Il gémit.

H E N R I.

Mon père...

L E C H O E U R.

Il s'attendrit.

H E N R I.

Mon père.

L' E M P E R E U R.

O ! sort affreux.

L E C H O E U R, (*se précipitant aux genoux de l'Empereur.*)

Grâce pour un fils malheureux.

L' E M P E R E U R, (*avec une profonde sensibilité.*)

Au cri de la nature, un père s'abandonne,
Tu m'as trahi, cruel ! et moi je te pardonne.

(*Tableau.*)

L E C H O E U R.

O ! jour heureux !

La douce paix et la clémence
Viennent enfin combler nos vœux.

H E N R I, (*à Georges.*)

Et vous, de ces amans, dont l'active prudence,

Trois fois dans un instant , m'a conservé le jour ,
Cher Georges , couronnez la constance et l'amour ,
Ils ont des droits sacrés à ma reconnaissance ,
Je dois m'acquitter à mon tour.

L'EMPEREUR.

C'est moi qui de leurs soins pairai la récompense.

GEORGES.

Vous refuser , n'est point en ma puissance ,
Qu'ils soient unis.

LE CHOEUR.

O! jour heureux !

La paix , l'amour et la clémence ,
Viennent enfin combler nos vœux.

FIN.